

---

M A N U S C R I T

---

***DEUIL / DÉSIR : UN QUATUOR À VILLEQUIER***

de Joydeep Roy-Bhattacharya

traduit de l'anglais (Inde / États-Unis) par Sarah Vermande

cote : ANG17D1071

année d'écriture de la pièce : 2016  
année de traduction de la pièce : 2017



Ce texte a été traduit à l'initiative du Festival Terres de Paroles  
avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,  
Centre international de la traduction théâtrale.

*Pour Marianne Clemy*

**Personnages, par ordre d'entrée en scène**

La voix du journaliste du *Siècle*

La voix de VICTOR HUGO

LEOPOLDINE, fille aînée de Victor Hugo

ADÈLE, femme de Victor Hugo

JULIETTE DROUET, maîtresse de Victor Hugo

ADÈLE, fille cadette de Victor Hugo

*(Avant que le rideau se lève, une cloche sonne, et une voix masculine, sérieuse et zélée, lit l'article du journal Le Siècle qui rapporte l'accident survenu à Villequier.)*

« Un affreux événement qui va porter le deuil dans une famille chère à la France littéraire est venu, ce matin, affliger de son bruit sinistre notre population...

M. Pierre Vacquerie ... prit avec lui ... son neveu M. Charles Vacquerie et la jeune femme de ce dernier, fille comme on le sait de M. Victor Hugo ...

On fut informé à terre qu'un canot avait chaviré sur le bord opposé de la rivière ... On courut immédiatement au lieu de l'accident. Le canot était coiffé ... En le redressant, on trouva dans l'intérieur ... le cadavre de M. Pierre Vacquerie ...

On supposa d'abord que M. Charles Vacquerie, nageur très exercé, avait pu, en cherchant à sauver sa femme et ses parents, être entraîné plus loin ...

Le filet ramena le corps inanimé de l'infortunée jeune femme, qui fut transportée à terre et déposée sur un lit.

Mme Victor Hugo a appris ce matin au Havre qu'elle habite depuis quelque temps avec ses deux autres enfants, le terrible coup qui la frappe ... Elle est repartie immédiatement pour Paris. M. Victor Hugo est actuellement en voyage. On le croit à La Rochelle. »

*Le Siècle*

## LÉOPOLDINE

*(Le rideau se lève sur un plateau plongé dans le noir où l'on discerne à peine quatre silhouettes : Léopoldine et sa mère à l'avant-scène à jardin, Juliette proche du centre à cour, et la jeune Adèle seule, à l'autre bout du plateau, à cour. Didine et Dédé debout, tiennent pour ainsi dire les extrémités de la scène ; Adèle Hugo est assise sur un banc, Juliette est assise par terre devant un écritoire. Toutes ont la tête baissée. Durant chaque soliloque, il n'y aura qu'une douche lumineuse intense sur celle qui parle, tandis que les trois autres resteront dans l'ombre. La pièce existe au croisement de la lumière et de l'obscurité, de la parole et du silence : alternance de temps de paroles et de temps de silence, de temps de lumières et de temps d'obscurité. Ces quatre éléments, en plus des voix masculines et des quatre femmes, ont vocation à être des présences de plein droit.*

*Pendant trente secondes après le lever du rideau, rien ne se passe. On entend alors une voix d'homme, d'abord presque inaudible, puis basse, mais très distincte. C'est une voix dévorée par le chagrin, mais étrangement calme, en contraste avec le mélodrame des mots. De toute évidence il s'agit d'un homme en proie à l'angoisse la plus extrême, mais c'est comme si ses paroles avaient une vie propre : elles s'élèvent d'un puits de sentiment si profond que celui-ci a englouti l'ego colossal du locuteur et sa haute idée de lui-même.)*

Oh! Je fus comme fou dans le premier moment,  
Hélas ! Et je pleurai trois jours amèrement.  
Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance,  
Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance,  
Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ?  
Je voulais me briser le front sur le pavé;  
Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,  
Je fixais mes regards sur cette chose horrible,

Et je n’y croyais pas, et je m’écriais : Non !  
— Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom  
Qui font que dans le cœur le désespoir se lève ? —  
Il me semblait que tout n’était qu’un affreux rêve,  
Qu’elle ne pouvait pas m’avoir ainsi quitté,  
Que je l’entendais rire en la chambre à côté,  
Que c’était impossible enfin qu’elle fût morte,  
Et que j’allais la voir entrer par cette porte !

Oh ! Que de fois j’ai dit: Silence ! Elle a parlé !  
Tenez ! Voici le bruit de sa main sur la clé !  
Attendez ! elle vient ! Laissez-moi, que j’écoute!  
Car elle est quelque part dans la maison sans doute !

— Victor Hugo, *Aujourd’hui*

*(La voix masculine s’éteint très progressivement sur la fin du poème. Puis, le silence revenu, un unique rayon de lumière, d’abord mince et faible, puis d’une intensité croissante jusqu’à devenir une colonne vive, éclaire l’extrémité du plateau à jardin, et...*

*... Léopoldine, vêtue de sa robe en mousseline blanche préférée, ses longs cheveux noirs tombant en cascade sur ses épaules, entre dans la lumière. Elle se tient là en silence un moment, les yeux baissés. Puis elle lève la tête et, très droite, commence à parler. Contrairement à son père, il y a du rire et de la légèreté dans sa voix, et seulement de temps à autre de l’incertitude et du chagrin.)*

L’automne recouvre le monde.

Il est beau d’être jeune et belle.

Il est beau d'être jeune et belle et aimée.

Il est beau d'être jeune et belle et aimée et chantée.

Mais le plus beau, c'est de mourir jeune et belle, fauchée dans la fleur de l'âge : mourir noyée à dix-neuf ans, six petits mois après son mariage. Une belle mort, enveloppée de mystère, sans réponse claire à la question : que s'est-il passé ?

Dix-neuf ans, mes lèvres de biche à la source de la vie, le museau éclaboussé de promesse. Rêver, et boire.

Dites mon nom : Léopoldine.

Dites : le son de l'eau sur la pierre, du feu dans les forêts nocturnes, du vent dans les arbres. Dites : des bracelets d'argent plongeant dans les rapides.

Je suis la fille chérie de mon père, première rosée du matin, graine d'éclair. Mon père est Victor Hugo — il n'y a rien à ajouter, si ? Je brûle de vie : c'est de vie que je brûle. Ma lumière est si vive que j'en disparaîs presque.

Ah, monde, je t'aime de tout mon cœur !

Ce cœur plein, qui bat de ta joie.

Vivre ainsi, c'est être doublement vivante. Entre mon père et moi, des étincelles, comme entre amoureux. Il m'appelait sa Sylphide ; je m'appelais son Oiseau de feu, il en était galvanisé. Léopoldine, disait-il, tu es indomptable ! Bien sûr que je suis indomptable, Père, bien obligée. Sinon comment retrouveras-tu le rivage sans que tout mon être réponde à ton appel ?

Je suis moi. Tu es toi. Je prends ton nom de famille, et nous sommes nous. Nous sommes du même esprit.

C'était il y a combien de vies ?

De comètes ardentes, nous sommes devenus des flèches décochées dans le crépuscule.

Et maintenant nous dormons seuls, en ermites.

Le temps dissout tout.

...

Négatif de bleu. Le jour s'est levé à présent, le jour où je me suis noyée. Mon cœur est un brasier. Mon pauvre mari a essayé de me faire l'amour la nuit passée, échouant une fois encore à me satisfaire bien sûr — il m'a qualifiée d'insatiable — et, comme pour compenser, voici qu'au matin il se transforme en Byron : il annonce son intention de naviguer sur le fleuve enflé, et cet éternel adolescent d'Oncle Pierre, auréolé de sa victoire à la régates de Honfleur, qui acquiesce sur le champ.

J'avais peur de la Seine, de son insatiabilité, de ses sautes d'humeur brusques. J'ai regardé l'orage noir taureau qui approchait, et partagé mes craintes, mais quand Pierre a déclaré, avec toute la verve d'une fierté masculine blessée, qu'il pourrait naviguer sur l'Atlantique les yeux fermés, j'ai cédé. N'est-ce pas le rôle éternel de la femme, céder ? Nous ne sommes que du gibier à vos yeux d'hommes — vous plongez vos lames en nous, et alors nous nous mettons à vivre ou nous mourons doucement.

Les spasmes du doute m'étouffent, et je meurs doucement.

Je brûle du feu de la passion — et je meurs doucement.

Je maigris — et je meurs doucement.



Et par conséquent : —

Un rendez-vous liquide, la seine gorgée de pluie. Le jour spongieux, les collines toujours menaçantes. Les oiseaux qui s'enfuient prestement du fleuve. Les arbres qui ploient, courbés en deux. Les chiens qui hurlent dans les champs. Nous sommes tout proches de la fin, même si nous n'en savons rien. Des nuages noirs, des tourbillons de feuilles, le roulement du tonnerre, le blanc des éclairs. Le ciel bas et lourd — le fleuve en crue, les eaux bouillonnantes. Oh mon père, quel cadeau je te fais ! Chante-moi magnifiquement. Dans la mort, comme dans la vie, je suis ta fille parfaite. (Comme je suis fatiguée.) Comment te souviendras-tu de ta fleur ? Roi Victor, Seigneur des Lettres, nous étions un, et maintenant que je vais mourir, maintenant que mes cheveux couvrent mon visage comme un linceul, il suffit de mon ombre pour raviver ta mémoire, braises et vif-argent.

...

Je descends vers la berge, les hommes attendent dans le bateau. Nous sommes quatre : mon mari Charles, Oncle Pierre, son fils, le petit Arthus, et moi. Dans mon panier, du raisin noir et froid qui sent encore la vigne, du pain à chair blanche juste sorti du four, un pot de miel épais. Je marche à petits pas sur la jetée et aussitôt je suis trempée. Partout, de l'eau furieuse. Au moment d'embarquer, je tombe presque, mes sens fatigués, mes vêtements imbibés. Peut-être est-ce le brouillard qui fausse mes repères. (Comme je me sens lasse, épuisée.) Oh, Père, pourquoi me suis-je liée à vie à ces piètres acolytes ? J'aurais dû t'écouter et choisir le panache : à présent je pleure tous les jours. C'est toi qu'ils adorent, je ne suis qu'un appendice à leur écrasante et omniprésente admiration. Regarde mes yeux cerclés de bleu, mon cœur scellé comme un verdict, mon corps crispé d'obéissance. J'ai terriblement faim d'une toute autre passion. Toi qui m'as appris que l'amour érotique est la plus haute contemplation, savais-tu que je serais

malheureuse ?

D'énormes vagues s'écrasent sur le petit bateau. Les courants nous bordent et nous débordent. Et voici que Charles se met à réciter au rythme de l'orage les alexandrins plats et interminables de son frère Auguste. Un violent roulis de poésie tandis que le vent se lève et s'apaise. La peine se lit sur son visage. Est-ce qu'il me voit seulement ? Ou ne suis-je qu'un détail sur la toile de quelqu'un d'autre, inerte, inanimée ? Si j'avais été plus naïve, comme sa mère, par exemple, m'aurait-il mieux connue ? Si j'avais été plus importune, aurait-il été moins impotent ? Une femme doit-elle donc hurler ses besoins, crier que sa force durera autant que le monde ? Des questions, des questions, qui implorent des réponses. Qui implorent.

Donne-moi quelque chose à quoi me raccrocher, Charles, un squelette d'espoir. J'ai dix-neuf ans et je me sens totalement seule, pas ignorée mais invisible, en rien reconnue, nous ne parlons pas la même langue. Si tu t'obstines à ne voir que le bel extérieur — le visage, les cheveux, les mains délicates, la sylphide de mon père — comment espères-tu me connaître ? La beauté que tu cherches est un masque aux yeux vides et aux mâchoires serrées, ce n'est pas moi. Je ne suis pas un visage derrière une vitre. Regarde-moi — regarde mes yeux ! — je ferai éclater la vitre avant que de céder.

Je suis la Bacchante. J'exige la passion, la possession ; j'exige la joie sans raison. J'exige d'un homme qu'il soit intelligent, unique, présent, pas un roseau mélancolique qui se balance au vent. Oh, mon père, toi qui m'as élevée pour être Athéna, dois-je me rapetisser jusqu'à Danaé ?

L'eau nous emporte à contre-courant. La pluie tombe encore plus fort. Tout devient gris, puis noir. Je ne distingue plus ce qui est fleuve de ce qui est lumière. Parfois nous fendons les airs, comme si des ailes poussaient au bateau. Oncle Pierre nous assure, dans

un rire équivoque et dément, que nous pouvons voler, si nécessaire. Nous blanchissons des pans d'atmosphère de notre souffle. Au milieu de la scène, Charles suggère avec l'énergie du désespoir que nous fassions l'amour, puis aussitôt se met à vomir violemment. Je regarde sa bouche, noire, immense. Il s'agenouille, penché sur le garde-fou, et ses larmes se mêlent au reste. La débâcle est générale, fléau infini de la pluie. Et je reste là, debout, à faire face au vent, sans rien sentir ; ou, plutôt, j'ouvre les yeux pour les plonger dans le cœur de l'orage et je vois clairement où va ma vie : —

C'est l'automne. Certaines choses sont pétries d'amour propre. Je m'imagine debout dans mon bain à laver la sueur d'amour de quelque brute avant que mon mari ne revienne. Je vois mes genoux écrasés contre mes seins, mes mains crispées, mon sexe offert. C'est ton ardeur en moi, Père, l'appétit du corps. La pluie, le manque, le désir.

Je dis à Charles : nourris ma faim — je n'ai que faire de l'amitié d'une autre chiffe. Tu peux regarder bouger mes lèvres si tu veux que je fasse semblant. Mon cœur bat dans une autre galaxie ; je me déplace à une autre vitesse. Laisse-moi partir ou troque tes chausses de plomb contre des ailes.

Ou pense à ce que je vis la nuit, toutes les nuits : mes mains en substitut, un désir brut, ma bouche ouverte au moment bref où je jouis. Il n'y a là ni compassion ni absence de compassion. Ça n'a rien de gracieux.

Mentir pour obtenir ce que je désire. La seule gloire qui vaille en ce monde.

Mentir et sourire pour obtenir ce qui est mien. L'épée scintillante de la passion.

Donne-la moi. Je prendrai ce qui m'appartient. La déflagration des sentiments. L'adoration sans limite. Les leçons apprises au pied de mon père.

Je n'échangerais ça pour rien au monde.

Alors pourquoi cette envie de pleurer ?